

au nord-est du chott Rharsa, entre ce chott et Feriana, et qui a pour principal centre Tamerza. J'avais déjà parcouru cette contrée à la fin de 1886 ; je l'ai fait de nouveau deux fois en 1887 et en 1888, en évitant de suivre les mêmes itinéraires que notre collègue M. Letourneux, qui l'a visitée de son côté en 1887. Comme notes de géographie botanique recueillies par moi dans cette région, je n'en citerai que quatre, pour ne pas entrer dans des détails trop longs, à savoir : l'*Erythrosticktus punctatus* Schlecht., au sud de l'oasis de Chebika (en fleur le 26 décembre) ; l'*Ephedra alata* DC., qui couvre en partie le cône de déjection formé dans le chott Rharsa par le torrent de Tamerza, à la partie inférieure duquel cette plante a donné son nom (Oued Allenda) : c'est, je crois, la seule station où cette plante existe au nord des Chotts. Enfin, dans les mêmes montagnes, j'ai rencontré l'*Ephedra græca* Mey., près de l'oued Seldja, à mi-distance entre Ras-el-Aïoun et Sidi-Bou-Dif, et l'*Ephedra altissima* Desf. au djebel Younès, à l'est de Gafsa.

En résumé, je viens de terminer, dans trois années de voyages non interrompus, la reconnaissance complète et détaillée de la partie méridionale de la Tunisie et d'une partie des contrées voisines. Depuis le mois de septembre 1885, j'ai couvert d'un réseau serré d'itinéraires tout le pays compris en longitude entre Tripoli et El-Oued, et en latitude entre le 33<sup>e</sup> et le 35<sup>e</sup> degré, sans préjudice de voyages en dehors de ces limites, notamment de quatre itinéraires poussés, par des tracés autant que possible non fréquentés, jusqu'à la côte nord de l'Algérie et de la Tunisie, c'est-à-dire jusqu'au 37<sup>e</sup> degré. Je serai heureux de communiquer à ceux de nos collègues qui s'occupent de travaux botaniques spéciaux tous les documents ou renseignements qui pourront les intéresser, parmi ceux que j'ai rapportés.

M. Leclerc du Sablon fait à la Société la communication suivante :

SUR UN CAS PATHOLOGIQUE PRÉSENTÉ PAR UNE LÉGUMINEUSE,  
par **M. LECLERC DU SABLON.**

J'ai eu l'occasion d'observer, au mois de novembre dernier, une particularité assez intéressante que présentaient plusieurs jeunes plants de Légumineuses cultivées dans les serres du Muséum d'histoire naturelle. Ces arbustes, que l'on m'a donnés pour appartenir à l'espèce *Acacia Melanoxydon*, portaient sur leurs phyllodes et leurs jeunes branches de petites excroissances vertes de 1 ou 2 millimètres de hauteur qui donnaient à l'ensemble une apparence verruqueuse. L'explication de ce fait

qui me fut fournie par le chef des serres est la suivante : les jeunes rameaux de l'Acacia avaient été pincés trop tard pour que de nouvelles branches puissent se former et la sève avait été employée à former de petites excroissances à la surface de la plante.

Pour reconnaître la nature de ces productions anormales, j'ai fait l'anatomie de l'un des pieds que j'avais observés. Une tige non modifiée présente un cylindre central normal entourée d'une écorce dont les trois ou quatre assises les plus extérieures renferment beaucoup de chlorophylle et sont disposées comme les tissus en palissade de la feuille. Dans une partie modifiée de la tige, on voit que ces cellules en palissade se sont considérablement allongées dans le sens du rayon. Les cellules de l'épiderme s'étant allongées très faiblement ont été brisées par le développement des parties sous-jacentes. Toutes les autres parties de la tige n'ont subi aucune modification. Les excroissances de la tige étaient donc dues uniquement à l'allongement des cellules en palissade de l'écorce de la tige. Il faut bien remarquer qu'il y a eu seulement allongement des cellules sans cloisonnement ; il n'y a donc pas eu formation de cellules nouvelles.

Les excroissances formées sur les phyllodes avaient exactement la même structure que celles de la tige. Les cellules du tissu en palissade s'étaient allongées parallèlement à leur plus grande direction en rompant l'épiderme. Comme dans la tige, les excroissances étaient produites sans formation d'aucune cellule nouvelle.

M. Malinvaud donne lecture de la communication suivante :

DE DJIDJELLI AUX BABORS PAR LES BENI FOUGHAL, par **M. L. TRABUT**.

17-23 juillet 1888.

Le trajet d'Alger à Djidjelli se fait commodément par mer, le vapeur parti d'Alger le soir arrive au jour à Bougie ; après six heures d'arrêt il se dirige sur Djidjelli, où l'on débarque dans l'après-midi.

Les côtes de la Kabylie ne le cèdent en rien comme pittoresque aux rives d'un lac de la Suisse, partout de grandes montagnes à l'horizon. Et longtemps avant de mettre pied à terre, nous scrutons l'imposant massif des Babors, but de notre excursion (1).

Djidjelli, qui n'occupait autrefois qu'une pointe rocailleuse, s'étend aujourd'hui dans la verdure jusqu'au pied des collines. C'est pour le

(1) J'ai fait ce voyage en compagnie de mon collègue et ami le D<sup>r</sup> Soulié.